

On farceu bin couïenâ

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **26 (1888)**

Heft 20

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190404>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

de petites larves (vers blancs) qui passent deux ou trois ans sous cet état. A chaque phase d'accroissement, le ver change de peau, et remonte à la surface du sol pour butiner; et à l'approche des froids il s'enfonce de nouveau en terre, où il se nourrit des racines des végétaux.

Avant la fin de l'automne, le ver quitte sa dernière peau pour prendre la forme de nymphe, et reste trois mois en terre dans cet état. Voilà pourquoi ceux qui fouillent la terre dans cet intervalle, et y trouvent des hannetons entièrement formés, croient qu'il s'agit d'insectes de l'année précédente. Enfin vers le 15 avril, il vient à la surface du sol, prend son essor et se nourrit exclusivement des feuilles des arbres.

Le temps pendant lequel la larve du hanneton croît et se nourrit ne dépasse pas 18 mois; mais comme il faut ajouter 12 mois d'hiver, et 6 mois d'existence à l'état de nymphe, on arrive à un total de trois ans.

Étudions maintenant sous un jour plus favorable cet insecte qu'on pourchasse avec tant d'acharnement. Voyez-le, attaché par la patte au fil tenu par un gamin, qui s'amuse à le faire voler sans se préoccuper des souffrances de sa victime. Et cependant quel autre animal que le hanneton serait plus digne de trouver grâce devant les cœurs les plus endurcis? Quelle allure calme et digne! quelle physionomie débonnaire! quel excellent caractère! Jamais, chez lui, le moindre signe de colère ou d'impatience, excepté peut-être lorsqu'il est renversé sur le dos. Là ses pattes vont et viennent dans tous les sens; il semble parfois les lever au ciel comme pour implorer du secours. Mais qu'une main compatissante lui tende un brin de paille, une barbe de plume, il s'y accroche aussitôt avec l'énergie d'un noyé qui se cramponne au rivage. Sauvé! et le voilà qui rentre tout aussitôt dans ses habitudes de douceur et de gravité. Il n'a pas conservé la moindre rancune contre l'espiègle qui lui avait fait prendre cette position, la plus désagréable pour un hanneton.

Citons, en terminant, cette délicieuse page des *Nouvelles genevoises* où Topffer, rappelant un souvenir de jeunesse, décrit avec tant de charme les merveilles étonnantes accomplies par un hanneton.

« Pendant que, seul dans ma chambre, je faisais mes devoirs avec un mortel ennui, je ne dédaignais pas la compagnie d'un hanneton. J'en tenais un sous un verre renversé, dont il grimpait péniblement les parois pour tomber bientôt et recommencer sans cesse. Quelquefois il retombait sur le dos et je le tirais d'affaire en lui présentant le bout de ma plume, et c'est ce qui me conduisit à la plus grande, à la plus heureuse découverte.

Mon hanneton s'était accroché aux barbes de la plume, et je l'y laissais reprendre ses sens pendant que j'écrivais une ligne, plus attentif à ses faits et gestes qu'à ceux de Jules-César, que je traduisais en ce moment. Il se mit à descendre, et quand je le vis qui approchait de l'encre, j'eus des pressentiments qu'il allait se passer de grandes choses. Ainsi, Colomb, sans voir la côte, pressentait l'Amérique.

Voici, en effet, le hanneton qui, parvenu à l'extrémité du bec, trempe sa tarière dans l'encre. Vite un feuillet blanc... C'est l'instant de la plus grande attente.

La tarière arrive sur le papier, dépose l'encre sur sa trace, et voici d'admirables dessins. Quelquefois le hanneton, soit génie, soit que l'acidité de l'encre inquiète ses organes, relève sa tarière et l'abaisse tout en cheminant; il en résulte une série de points, un travail d'une délicatesse merveilleuse. D'autres fois, changeant d'idée, il se détourne; puis, changeant d'idée encore, il revient: c'est un S!... A cette vue, un trait de lumière m'éblouit.

Je dépose l'étonnant animal sur la première page de mon cahier, la tarière bien pourvue d'encre; puis, armé d'un brin de paille pour diriger les travaux et barrer les passages, je le force à se diriger de telle façon qu'il écrive lui-même mon nom. Il fallut deux heures; mais quel chef-d'œuvre!

Pour diriger cette opération, je m'étais approché de la fenêtre. Nous achevions la dernière lettre lorsqu'une voix m'appela doucement: « Mon ami?... »

Après un moment d'entretien, je retournai à mon hanneton. Je suis certain que je dus pâlir. Le mal était grand, irréparable. Je commençai par saisir le coupable et le jetai par la fenêtre. Après quoi j'examinai avec terreur l'état désespéré des choses. On voyait une longue trace noire qui, partie du chapitre IV, *De Bello gallico*, allait droit vers la marge de gauche; là, l'animal trouvant la tranche du livre trop raide pour descendre, avait rebroussé vers la marge de droite, puis, étant remonté vers le nord, il s'était décidé à passer du bord sur le rebord de l'encrier, d'où, par une pente douce et polie, il avait glissé dans l'abîme, dans l'encre, pour son malheur et pour le mien.

Là, le hanneton ayant malheureusement compris qu'il se fourvoyait, avait résolu de rebrousser chemin; et, en deuil de la tête aux pieds, il était sorti de l'encre pour retourner au chapitre IV, *De Bello gallico*, où je le retrouvai qui n'y comprenait rien.

C'étaient des pâtés monstrueux, des lacs, des rivières, et toute une suite de catastrophes sans délicatesse, sans génie... un spectacle noir et affreux.

Or ce livre, c'était l'Elzévir de mon maître, l'Elzévir rare, coûteux, introuvable, et commis à ma responsabilité avec les plus grandes recommandations. Il est évident que j'étais perdu. »

Qu'on vienne nous dire maintenant que l'animal qui inspire de pareilles pages n'est qu'un vulgaire insecte destructeur.

L. M.

On farceu bin couïenâ.

Quand on vâo derè dâi farcés po fèrè rirè lè dzeins, faut ètrè prâo mâlin po ripostâ s'on vo repond, seïn quiet vo passâ po on gros bobet, et lè dzeins que vo volliâvi fèrè rirè, rizont bin, mâ ein sè foteint dè vo.

Demeindze passâ, on part dè valottets étiont pè la gâra dè Lozena, que volliâvont preindrè lo tsemin dè fai po allâ fèrè on tor. Yon dè eiliâo coo s'approutsè dâo quintset po preindrè sa carta, et dèmandè :

— Un biyet dè troisièmes pou Lutry !
— Il n'y a pas de troisièmes ; c'est un train direct, lài repond la damuzalla que veind lè cartès.

— Aloo ! pisqu'y n'y a point de troisièmes, donnez-moi un biyet dè quatreièmes, lài fà lo gaillà, po fèrè rirè lè dzeins qu'étiènt decoutè li.

Et mon compagnon, tot fiai d'avâi z'u atant d'esprit, sorizâi conteint coumeint on bossu.

Mâ la damuzalla, qu'étaï 'na tota ruzâie, avancè la tэта vai la portetta et dit ào lulu ein lo vouâteint ào blianc dâi ge :

— Avez-vous votre muselière ? . . .

Vo z'arâi faillu ourè lè recaffâiès ! Lo pourro diablio, apliati pè cllia remotchà, ne sut pas què repondrè, et sè dépatsà dè payi sa carta dè séconda po vito s'einfatâ dein lè sallès d'attente.

Coumeint quiet lo lé est pe grand qu'on ne crâi.

Onna brava fenna dâo Pâys d'Amont, qu'est z'ua po lo premi iadzo per avau stâo teimps passâ, n'avâi jamé vu lo lé. L'autro dzo que le sè promenâvè ào boo avoué son cousin et sa cousena, tsi quoui l'étaï ein vesita, le lào fà :

— Te possiblio què d'igue lài a portant dein cé lé !

— Oh ! et pi n'est pas tot, lài repond lo cousin, te ne vâi què lo dessus !

On héga.

Dévessâi lài avâi onna féta dein on veladzo dâi z'einverons dè la capitâla, et l'aviont décidâ d'allâ queri on voiadzo dè résson pè la résse dè Montherond, po ein avâi quie su piace ; kâ cein est bin coumoudo po teni lo vin ào frais.

Dou gaillâi lài vont avoué on tsai à panâirès, et, ein revegneint, cé que conduisâi lo tsévu avâi einviâ d'allumâ sa pipa ; mâ coumeint cognessâi sa rosse, ye passè lè guidès à l'autro, lài baillè l'écourdjâ, et lài fà :

— « Tai ! tapa-vâi on momeint ! . . . »

Réponse au problème de samedi :

1	4
7	2
5	8

Ont répondu juste, MM. L. Blanc et Bidlingmeyer, Lausanne ; — Souter, Vevey ; — Dafflon, Chaux-de-Fonds ; — Fulpuis, Genève ; — Terrin, Granges-Marnand ; — Morthier, Planches ; — J. Bastian, Lutry ; — Wellauer, Nyon. Jules Marguerat, à Lutry. La prime est échue à M. Blanc, Pavement, Lausanne.

Problème.

analogue à celui du 12 mai.

Trouver un nombre de 5 chiffres dont les produits, par 10, 16, 18 et 37, soient formés des mêmes chiffres que ce nombre, ces chiffres se succédant dans le même ordre. — Il convient d'avertir que, dans ce genre de problèmes, le 0 fait le plus souvent partie des chiffres du nombre, qu'il est nécessaire de le considérer comme tout autre chiffre, et que le plus souvent il doit être placé à la gauche des autres chiffres, ce qui, dans tout autre cas, diminuerait le nombre d'un chiffre.

2 3

Ainsi, dans l'exemple donné le 12 mai : 9 0

6 7

on ne trouve que les deux autres multiples par 3 et par 4 ; mais si on prend pour ce nombre 0 7 6 9 2 3, on trouvera les multiples par 3, 4, 9, 10, 12.

Charade.

Dans le premier souvent on verse mon second.

Le tout et son collier aux escrocs fait affront.

Primes pour le problème et la charade.

Boutades.

Voici un charmant trait d'avarice auquel nous avons assisté l'autre jour chez le marchand de tabac.

Le héros de l'histoire entre, en compagnie d'un ami. Celui-ci demande quelques Grandsons et les paie. Il en allume un bout, et, avant de sortir : « Voulez-vous que je vous offre un excellent Londrès, à 25 centimes, dit-il à celui qui l'accompagnait, j'en fume quelquefois, c'est vraiment excellent ! »

— Un cigare de cinq sous ? merci bien ; c'est trop cher pour moi.

— Mais c'est moi qui vous l'offre, vous dis-je.

En même temps, l'ami jette 25 centimes sur le comptoir. Notre avare remercie, prend un cigare de deux sous et met les trois autres sous dans sa poche.

A l'école :

Le professeur. — Supposez que huit d'entre vous ayez ensemble 48 pommes, 32 pêches, 56 prunes et 16 melons. Qu'est-ce qu'aurait chacun de vous ?

— Un élève. — Mal au ventre.

Chez le médecin :

— Docteur, c'est affreux ; je ne peux pas fermer l'œil quand je suis couché.

— Diable !

— Et ce qu'il y a de curieux, c'est qu'à mon bureau je dors tout le temps.

— Ah ! ah !

— Que faut-il faire, docteur ?

— Dame ! allez à votre bureau la nuit.

Les baisers rendus.

Conservateur prudent d'une honnête famille, Le père d'une Agnès au visage enchanteur, S'aperçoit, tout à coup, qu'un hardi séducteur Adresse des baisers à sa plus jeune fille.

— Tu ne peux le nier, Agnès, je te surprends A recevoir ainsi des baisers en cachette !

— Oh ! tranquillise-toi, papa, dit la fillette,

Tous les baisers reçus, aussitôt je les rends !

L. MONNET.

Papeterie Monnet, rue Pépinet. — Copies de lettres de bonne qualité et à un prix très avantageux. Un solde de divers sacs d'école, au rabais.

VINS DE VILLENEUVE
Amédée Monnet & fils, Lausanne.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOU-DHOWARD ET V. FATIO